

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[4. \[Paris\], Vendredi 7 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

4. [Paris], Vendredi 7 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-07-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous voilà à Londres. Et vous avez été, en y arrivant, bien émue, mais pas bouleversée, pas malade.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 20/20-22

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 24-25, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/53-59

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°4 Vendredi 7. 11 heures du matin.

Vous voilà à Londres. Et vous avez été, en y arrivant bien émue, mais pas bouleversée pas malade. J'en tremblais. Et il est si triste de trembler de loin ! Je sais ce que c'est de trembler de près, de voir souffrir à côté de soi, d'assister minute par minute aux douleurs du corps et de l'âme. C'est affreux. Et pourtant il reste toujours au fond du cœur je ne sais qu'elle foi dans la puissance de l'affection qui vous persuade que, même sans y rien faire, vous soulagez, en les ressentant, en les voyant, les souffrances d'un être chéri. Et il y a du vrai dans cette foi, car enfin, un mot, un regard. une chaise rapprochée, une main pressée, C'est quelque chose, c'est beaucoup. Mais de loin, les plus douces paroles, les regards, les plus tendres, les plus ardents élans du cœur se perdent dans ce espace immense, vide, froid, qui vous sépare. J'ai toujours trouvé qu'on prenait trop aisément son parti de la séparation, qu'on n'en prévoyait jamais tout le mal. Quand on le prévoyait, quand on le sent tout entier, on a bien plus de mérite qu'on ne croit à y consentir, car on fait bien plus de sacrifices qu'il ne paraît. Le pauvre Brutus se trompait beaucoup s'il est vrai qu'il ait dit en mourant : " Ô vertu, tu n'es qu'un vain nom ! " Il faut que la vertu soit au contraire quelque chose de bien réel, car elle impose, et on accepte, pour lui obéir, de bien lourds fardeaux.

J'aime John Bull de vous avoir si bien reçue. Mais une autre fois, ne prenez personne pour votre fils. Comme à vous, les cottages de votre route me paraissent charmants, et j'y vois tout ce que vous avez pu y voir. Cependant. croyez-moi quelque heureuse que vous y fussiez, votre pensée votre caractère, toute votre âme se trouveraient bien à l'étroit dans un cottage. Il faut que le chêne s'étende, que le palmier s'élance, que la rose s'épanouisse. Nul n'est bien que dans un habit à sa taille ; et notre taille, Madame ce n'est ni vous, ni moi qui la réglons ; nous n'y pouvons pas plus retrancher qu'ajouter une coudée. Acceptons donc, quelque lourd qu'il puisse être quelques fois. l'habit qui nous va. Mais sous tous les habits, dans toutes les situations, les sentiments simples naturels, les sentiments primitifs et puissants qui sont le fond de l'âme humaine doivent trouver leur place et garder leur empire. Je ne sais ce qui a pu arriver à d'autres ; pour moi, je n'ai jamais éprouvé que les grands désirs, les grands travaux de la vie publique étouffassent, altérassent le moins du monde en moi, le besoin d'affection bien reçue, passionnée de sympathie intime, les joies du cœur et de la famille, tout ce qui remplit et anime la vie privée des hommes. Plus au contraire mon esprit s'est élevé et ma destinée s'est étendue, plus ces sentiments se sont développés en moi: plus ils me sont devenus chers ; plus même ils ont gagné, je crois en énergie, en fécondité en délicatesse! Il me semble qu'ils ont toujours participé au progrès général de mon être, et qu'en montant un échelon de plus, je n'ai jamais laissé en arrière aucune partie de moi-même. Il est vrai aussi que je suis devenu de plus en plus difficile pour la satisfaction intérieure de ces sentiments si doux de plus en plus exigeant quant aux mérites, aux perfections de leur objet. En ceci comme ailleurs, mon ambition a toujours été croissante, et je n'ai jamais accepté ni mécompte ni

décadence. Mais en ceci surtout, ma plus haute ambition est satisfaite, car il a plu à Dieu de placer sur ma route des créatures dont la rencontre est de sa part, un bienfait infiniment supérieur à tous ses autres dons.

Samedi 8. Je n'ai pas eu de lettre hier. Vous l'avez peut-être adressée au Val Richer, m'y supposant déjà. Elle m'y attendra ; mais en attendant elle me manque beaucoup. J'espère que les miennes vous arrivent exactement Je ne sais que vous dire de ma course à Châtenay. J'ai été là dans l'état intérieur le plus mêlé, le plus combattu, tantôt charmé d'y être tantôt m'y trouvant plus seul que partout ailleurs. "Cette fois vous venez pour moi.» m'a dit Mad. de Boigne. Elle m'a parlé de vous, très bien, selon le monde. Le monde vous trouve très aimable Madame mais il vous craint un peu. Il lui semble que vous le regardez d'en haut, vous mettant plus à l'aise avec lui que vous ne lui permettez de l'être avec vous. Il soupçonne qu'au fond vous êtes un peu autre que vous ne lui paraissiez. N'y ayez point de regret. La familiarité du monde n'est pas bonne ; il faut toujours se montrer à lui un peu dans le lointain et lui rester un peu inconnu.

Les bruits de dissolution prennent ici depuis deux jours, assez de consistance. Je suis allé avant. hier soir à Neuilly prendre congé du Roi et de la Reine. Le Roi, n'y était pas. Je n'ai donc point eu de conversation sur laquelle je puisse former quelque conjecture. En tout cas, les élections n'auraient probablement lieu qu'au mois d'Octobre. L'indisposition de M. le Duc d'Orléans n'était rien du tout, un pur accès de fièvre éphémère. Il passe demain une revue de la garnison de Paris. Les propos qui couraient sur son désir de commander lui-même, l'expédition de Constantine étant tout à fait tombée. Adieu., Madame. Je vais recommencer à trier dans ma bibliothèque les livres que je veux envoyer à la campagne. C'est un travail presque mécanique qui me convient à merveille. Mon âme pendant ce temps pense à qui elle veut. va où il lui plaît. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 4. [Paris], Vendredi 7 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/877>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur24-25

Date précise de la lettreVendredi 7 juillet 1837

Heure11 heures du matin.

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

absence. Mais,
l'absence est
plus que
l'absence est
supérieure à

l'absence peut être
déjà. Elle
est toujours
arrivent

conduite à
l'absence la plus
d'absence
l'absence ailleurs.
est l'absence de
l'absence la
mille. Madame
semble que
l'absence plus à
l'absence de l'absence
l'absence est un
l'absence n'est
monde n'est

Vous voilà à Londres. Et vous
devez être, en y arrivant, bien émue, mais pas bouleversée,
pas malade. Vous semblez. Et il est si triste de
sembler de loin ! Je suis ce que c'est de sembler de
loin, de voir souffrir à côté de soi, d'assister, minute
par minute, aux douleurs du corps et de l'âme. C'est
effroyable. Et pourtant il reste toujours au fond du
cœur je ne sais quelle foi dans la puissance de
l'affection qui vous persuade que, même sans y
rien faire, vous soulagez, en le ressentant, en le
voyant, les souffrances d'un être cher. Et il y a
du vrai dans cette foi, car enfin un mot, un regard,
une étreinte rapprochée, une main pressée, c'est
quelque chose, c'est beaucoup. Mais de loin, les
plus doux regards, les regards les plus tendres, les
plus ardents élan du cœur se perdent dans cet
espace immense, vide, froid, qui vous sépare. J'ai
toujours trouvé qu'on prenait trop aisément son
parti de la séparation, qu'on ne prévoyait jamais
tout le mal. Quand on le prévoit, quand on le
sent tout entier, on a bien plus de mal que quand

ne croit à y consentir, car on fait bien plus de
sacrifices qu'il ne paraît. Le pauvre Brutus se
trompait beaucoup s'il est vrai qu'il ait dit en
mourant : « O vertu, tu es qu'un vain nom ! » Il
faut que la vertu soit au contraire quelque chose
de bien réel, car elle impose, et on accepte pour
lui obéir, de bien lourdes fardeaux.

Mais John Bull de vous avoir si bien vu, je
drai une autre fois, ne prenez personne pour votre
fils. Comme à vous, les collages de votre route
me paraissent charmants, et j'y vois tout ce que
vous avez pu y voir. Cependant, songez-moi,
quelque bonheur que vous y fassiez, votre pensée,
votre caractère, toute votre âme se heurtent
bien à l'étroit dans un collage. Il faut que le
chien s'étende, que le palmier s'élançe, que la
rose s'épanouisse. Peut-être bien que dans un
habit à la taille ; et notre taille, madame,
le met ni vous, ni moi qui la réglons ; nous
n'y pouvons pas plus retrancher qu'ajouter
une coudée. Acceptons donc, quelque lourd
qu'il puisse être quelquefois, l'habit qui nous
va. Mais dans tous les habits, dans toutes les
situations, les sentimens simples, naturels, &

sentimens purs
l'âme humaine
garder leur au
arriver à l'âme
éprouvé que les
de la vie publi
moins du mon
passionnée, de
ce de la fami
vie privée des
esprit s'est élév
plus ces sentim
plus ils me s
ont gagnés, je
délicatesse. Je
participe au
qu'un montagn
laissé en arriè
Il est vrai au
en plus diffic
de ces sentimen
exigeant qu'on
de leur objet
ambition a le

plus de
 Bonté de
 ait dit en
 nom la St
 quelque chose
 ple pour
 bien vu
 pour votre
 votre route
 tout ce que
 à moi,
 me pense
 auveraient
 et que la
 e, que la
 Dans un
 madames,
 me; nous
 ajouter
 le leur
 qui nous
 toutes les
 stures, &

sentiments primitifs, et puissants qui sont le fond de
 l'âme humaine, doivent trouver leur place et
 garder leur empire. Je me suis ce qui a pu
 arriver à d'autres; pour moi, je n'ai jamais
 éprouvé que les grands desirs, les grands travaux
 de la vie publique étouffassent, altérassent le
 besoin de morale au mal, le besoin d'affection
 passionnée, de sympathie intime, les joies du cœur
 et de la famille, tout ce qui remplit et anime la
 vie privée des hommes. Plus au contraire mon
 esprit s'est élevé et ma destination s'est étendue,
 plus ces sentiments se sont développés en moi;
 plus ils me sont devenus chers; plus même ils
 ont gagné, je crois, en énergie, en fécondité, en
 délicatesse. Il me semble qu'ils ont toujours
 participé au progrès général de mon être, et
 qu'en montant un échelon de plus, je n'ai jamais
 laissé en arrière aucune partie de moi-même.
 Il est vrai aussi que je suis devenu de plus
 en plus difficile pour la satisfaction intérieure
 de ces sentiments si doux, de plus en plus
 exigeant quant aux nécessités, aux perfectionnements
 de leurs objets. En ceci comme ailleurs, mon
 ambition a toujours été croissante, et je n'ai

jamais accepté ni mécompte ni décadence. Mais, en ceci surtout, sa plus haute ambition est satisfaite, car il a pu à Dieu de places sur sa route des créatures dont la rencontre est, de sa part, un bienfait infiniment supérieur à tout les autres dons.

Sam. 8.

Je n'ai pas eu de lettre hier. Vous l'avez peut-être adressée au Val-Richer, m'y supposant déjà. Elle m'y attendra; mais en attendant, elle me manque beaucoup. J'espère que les nouvelles vous arrivent exactement.

Je ne sais que vous dire de ma course à Châtenay. J'ai été là dans l'état intérieur le plus malade, le plus combattu, tantôt charmé d'y être, tantôt m'y trouvant plus tout que partout ailleurs. « Une fois vous venez pour moi » m'a dit mad^{re} de Beignin. Elle m'a parlé de vous, très bien, selon le monde. Le monde vous trouve très aimable, madame, mais il vous craint un peu. Il lui semble que vous le regardez d'en haut, vous mettant plus à l'aise avec lui que vous ne lui permettez de l'être avec vous. Il soupçonne qu'au fond vous êtes un peu autre que vous ne lui paraissez. N'y ayez point de regret. La familiarité du monde n'est

pour être, en y arrivant, pas instant. Il semble de loin, près, de voir son pas minute, aux affreux. Et pour ceux je ne sais l'affection qui a rien fait, vous voyant, les deux du vrai dans ce une charité rapp quelque chose, plus douce parce plus ardent dans l'espace immense, toujours trouvant parti de la de tout le mal. Tout tout entier

pas bon ; il faut toujours le montrer à lui un peu dans le lointain et lui rester un peu inconnu.

Les bruits de révolution prennent ici depuis deux jours, assez de consistance. Je suis allé avant-hier soir à Bouilly prendre congé du Roi et de la Reine. Le Roi n'y était pas. Je n'ai donc pu en de conversation sur laquelle je puisse former quelque conjecture. En tout cas, les élections n'auront probablement lieu qu'en mois d'Octobre.

L'indisposition de M^{te} le duc d'Orléans n'étoit rien du tout, un pur accès de fièvre éphémère. Il paraît demurer une tenue de la garnison de Paris. Les projets qui concevoient des Pan doris de commander lui-même l'expédition de Constantinople sont tous à fait tombés.

Adieu, Madame. Je vais recommencer à trier dans ma bibliothèque, les livres que je veux envoyer à la campagne. C'est un travail presque mécanique qui me convient à merveille. Mon Dieu, pendant ce temps, pensez à qui elle veut, va où il lui plaît. Adieu.